

Robert Friend

Dix poèmes

traduits de l'anglais par Claude Vigée

Robert Friend est né à Brooklyn (États-Unis) en 1913. Immigré en Israël en 1950, il a longtemps enseigné la littérature anglaise et américaine à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il est l'auteur d'une dizaine de recueils de poèmes, parus aux États-Unis et en Angleterre. Les poèmes traduits ici sont extraits de son dernier ouvrage, *The Next Room*, paru à la Menard Press, Londres, 1995. Il a collaboré à de nombreuses revues de poésie, en particulier à *Poetry* (Chicago), *Encounter*, *The New Yorker*, *The New York Times*, *Modern Poetry in Translation*, etc.

MAUVAIS PRÉSAGE (20 avril 1991)

Qu'est-ce que ça peut bien dire?

Hier soir pour le dîner
j'étais placé à côté de trois
ex-ambassadeurs en Norvège,
et de quatre épouses
d'ex-ambassadeurs en Norvège.
Ce matin un moineau
s'est jeté en battant des ailes au fond de ma cheminée.

Et maintenant me voici
distrainment
en train de pisser dans le seau à poubelles
à la place des lieux d'aisance.

SENS DE L'HUMOUR

Toutes les fois que la vieille
voit passer un corbillard
(me raconte sa jeune voisine)
elle pense que c'est elle qu'il vient chercher,
et court vite se cacher.

«C'est si marrant»,
dit la jeune femme,
«ça me fait mourir de rire.»

AU TÉLÉPHONE

«C'est juste un petit moment de désespoir», dit-elle
en tâchant de ne pas donner l'alarme,
en tentant de se consoler elle-même.
«Juste un petit moment de désespoir.»

EXAMEN DES YEUX

L'ophtalmo m'explique
que mes canaux lacrymaux ne fournissent pas assez
de larmes pour balayer
ce qu'absorbent les yeux.

Il ne peut pas savoir
que j'ai versé mes larmes à sec
pendant bien trop d'années.

Si seulement je les avais laissé s'écouler,
j'aurais versé assez de larmes
pour y noyer un monde
dont ils ont rendu témoignage
suffisamment longtemps.

CONNAISSANCE

Dans un rêve elle m'accusa
de ne connaître
rien à l'amour.
Je me mis à rire, sachant
que j'ai connu
un millier de corps brûlants
au toucher de mes doigts.
Mais à qui étaient ces corps
étendus dans la neige
sans visage et sans nom?
Je n'en connaissais rien.

LE PLATEAU

Bien qu'ils me fussent traduits il y a très longtemps,
il m'a fallu des années pour comprendre
les mots ciselés dans mon vieux plateau arabe:
enseigner à des jeunes c'est sculpter dans la pierre;
enseigner à des vieux – sculpter dans la poussière.

CONTE DE FÉES

Dans un conte de fées lu quand j'étais enfant
le prince charmant meurt.
La chose n'est pas dite en clair –
mais seulement qu'il s'endort à jamais.

J'ai vite percé à jour cette ruse des mots:
jamais après il ne continuerait
joyeusement à vivre pour toujours.

Un conte de fées pervers,
qui viole toutes les règles.

UNE TOUCHE DANS PROSPECT PARK, BROOKLYN

Incidentement, après
«Vous avez l'heure?» et
«Quelle soirée adorable»,
la conversation, hors de propos,
s'est faite sérieuse.
«Voudriez-vous, a-t-il demandé,
vivre dans un quartier noir
ou dans un voisinage juif?»
«J'ai mes préjugés», ai-je dit.
«Comment l'entendez-vous?» a-t-il dit.
«Je suis un Juif», ai-je dit.

Il se faisait tard,
et vraiment, il y avait de l'averse dans l'air.

IDENTITÉ

Des mots sont écrits
sur le Mur des Lamentations
que je ne peux pas lire.
Mon Nom à moi?

Je suis venu pour lire mon nom
ici où même les oiseaux sont juifs
et les chats miaulent
dans la langue sainte,

dont je maîtrise le mystère,
ses consonnes obstinées
et ses chaudes voyelles,
mais non ce mystère autre

que j'ensevelis dans le suaire de l'anglais.
Robert, dis-je,
proférant qui je suis
dans les syllabes froides
de la langue que j'aime.

DORMANT TOUT SEUL

Dormant tout seul
bien des années
j'ai rêvé de deux
dans un large et grand lit
mais maintenant que tu couches
bien au chaud à mes côtés
je rêve à un solitaire
lit étroit
frais et blanc
où je peux coucher seul
tout au long de la nuit.

(poèmes extraits de *The Next Room*,
The Menard Press, Londres, 1995.)